

LES AMANTS DE VALENTINE

Albert mettait le pied sur les rameaux de la vigne vierge qui formaient une échelle solide, il grimpaît très doucement pour ne pas faire de bruit ; ses mains fines s'écorchaient au bois rugueux des racines, sa respiration passait haletante entre ses dents serrées.

Arrivé sur le balcon, il frappa trois coups contre la vitre et attendit ; ses deux mains contenaient son cœur dont les battements s'entendaient dans la nuit.

On ne répondit pas tout de suite, puis enfin la fenêtre s'entrouvrit et Albert sauta dans la chambre.

—Valentine, dit-il très bas, ma Valentine adorée, je vais donc enfin te parler.

Mais il jeta un cri de surprise et se recula vivement.

Un jeune homme était devant lui, le regardant sans mot dire.

—Monsieur, dit le jeune homme d'une voix qui tremblait un peu, vous espériez voir Mlle d'Erval pour lui parler de votre amour ? Mlle d'Erval ne viendra pas, elle m'a prié de vous recevoir.

—Ceci ressemble fort à un guet-apens ! s'écria Albert, qui était devenu très pâle. Et de quel droit, monsieur, vous mettez-vous au lieu et place de Mlle d'Erval ?

—Je suis son amant, répondit froidement le jeune homme.

Albert poussa un cri de rage.

—Et la lettre, dit-il, la lettre par laquelle elle me donne rendez ce soir ?

—La lettre a été écrite par moi, Valentine voulait, une fois pour toutes, se délivrer de vos poursuites amoureuses.

—Il y avait d'autres moyens que de se jouer d'un galant homme ; je ne puis rien contre Mlle d'Erval qui est une femme, mais vous, monsieur, vous, son complice dans cette vilaine aventure, vous êtes un misérable lâche.

Il levait la main pour souffleter l'amant de Valentine ; mais celui-ci, avec une singulière souplesse, fit un bond qui le porta à l'autre bout de la chambre.

—Ne me touchez pas ! cria-t-il avec une sorte de terreur ; nous nous battons demain matin, quand vous voudrez, mais ne me touchez pas.

La lune l'éclairait maintenant, et Albert le regardait. C'était presque un enfant encore ; aucun duvet n'apparaissait sur son visage velouté ; il y avait un charme troublant dans cette physiologie d'adolescent : les yeux sombres étincelaient sous les masses noires d'une chevelure bouclée, les lèvres, d'un pâle rose de corail, saignaient sous les morsures des dents.

Lui aussi regardait fixement l'amoureux éconduit ; il semblait étonné de sa beauté virile et de sa grâce de gentilhomme.

—Demain, dit encore Albert, j'enverrai mes témoins aux vôtres ; j'attends votre carte, monsieur.

—Je m'appelle Camille Dubar, répondit le jeune homme avec effort ; puis il ajouta : Toutes ces formalités sont inutiles, demain au bois de Vincennes, à huit heures, je viendrai avec mes témoins.

—Sott, monsieur, dit Albert étonné, et maintenant, je désire que vous me fassiez sortir par la porte, les procédés de Mlle d'Erval ne me donnent pas le désir de me casser le cou en descendant par les fenêtres.

Le jeune homme souleva une tapisserie et dit :

—Vous descendrez l'escalier ; au bout du corridor que vous traverserez, vous serez dans la rue.

—C'est bien, répondit Albert, à demain, monsieur, et dites à celle que vous nommez Valentine, qu'elle a réussi au-delà de ses espérances, mon amour est bien mort.

Et comme il s'éloignait, il lui sembla entendre un sanglot qui sortait de la pièce qu'il venait de quitter.

Le jour même, à Vincennes, dans cet adorable bois si peu connu des Parisiens de l'époque des Acacias, ils étaient tous arrivés,

Albert et ses amis, Camille et deux étudiants du quartier Latin qui, sans le connaître, avaient consenti à lui servir de témoins.

Une querelle politique, dans un café, était le prétexte du duel.

Pendant que les témoins réglèrent le combat, Albert sentait peser sur lui les yeux de Camille ; ce regard enveloppant le troublait comme une caresse, sa colère s'en était allée avec son amour pour Valentine, et il se trouvait pris d'une étrange sympathie pour cet enfant qui se battait à cause d'une femme.

—Bah ! se disait-il, je ne lui ferai pas grand mal, il s'agit seulement de lui donner une leçon.

Ils se mirent en garde et Albert s'aperçut vite que son jeu était de beaucoup supérieur à celui de Camille ; aussi le ménageait-il de tout son pouvoir. Mais celui-ci, dans un dégagement, fit un faux mouvement et il s'enferra sur l'épée de son adversaire.

Albert jeta son arme, Camille tomba sans un cri, les témoins se précipitèrent. On ouvrit le gilet, on arracha la chemise : la peau blanche de la femme trouée par la lame apparut à ces hommes froids d'horreur.

Albert avait poussé un cri terrible ; sautant sur la jeune fille, il la tenait entre ses bras.

—Ma vie pour la sienne ! cria-t-il, il faut la sauver ; j'ai tué une femme, je suis déshonoré à jamais ! Madame, pardonnez-moi, je deviens fou !...

Elle ouvrit les yeux, un faible sourire l'éclaira tout entière.

—Monsieur, dit-elle, je voudrais rester seule avec vous.

Il fit un geste, les autres s'éloignèrent.

—Albert, murmurait-elle encore, je vous pardonne, vous ne pouviez savoir... je me croyais forte à l'épée et je voulais vous blesser ; plus tard, je vous aurais avoué... J'aimais Valentine, j'étais folle, ah ! oui, bien folle, ajoutait-elle avec une nuance d'amertume et de dégoût. Venez près de moi, plus près encore. Son souffle passait contre le souffle du jeune homme.

—Ne pleurez pas, je suis heureuse ; c'est donc ça, l'amour ? Si j'avais su ! Le reste était menteur et vide..... Maintenant, tout est fini, donne-moi tes lèvres !

Il se pencha sur elle et colla sa bouche sur cette bouche, qui se tendait, déjà violette.

—Camille, sanglotait-il en se relevant ; Camille, ne meurs pas... je t'aimerai tant !

Mais l'âme s'était envolée pendant que Camille connaît son premier et son dernier baiser d'amour.

HYGIENE PRATIQUE

La peur

Vous commettez une lâcheté, vous déterminez, dans son intelligence, dans sa sensibilité, une modification profonde et d'autant plus tenace qu'elle est faite à un âge plus tendre.

Déjà préparé, sollicité même par sa faiblesse à prendre peur de tout objet inconnu, vous augmentez encore le nombre de choses qui peuvent l'impressionner.

Par sa propre nature il n'aurait eu peur que de ce qu'il voit pour la première fois ; vous lui inspirez la crainte de ce qu'il ne peut voir et ne verra jamais. C'est le comble de l'absurde et de l'imprudence.

Ainsi, pour la nuit, on plaide ici même, l'autre jour et fort éloquemment, la même cause à propos de veilleuses nocturnes.—Moi j'irais encore plus loin. Je voudrais que, loin de faire de la nuit, du 'noir,' un épouvantail pour les enfants, on en fit un objet d'amusement et... d'études.

Oh ! la chose est bien simple, et je connais un papa dont les deux petites filles, dont l'une porte le rude poids de cinq hivers, et l'autre n'a vu naître que deux printemps et un automne, deux diables enjuponnés d'ailleurs, dont le plus grand plaisir et l'une des plus chères 'récompenses' est d'aller se promener à la cave 'sans chandelle.' Le tout est de s'y bien prendre. Quand l'occasion se présente d'une de ces expéditions nocturnes, voici l'ordre du cortège : le papa marche en tête, les deux petites derrière, sur les talons, rapprochant leurs distances à mesure que s'accroît l'obscurité. Quand on est arrivé dans le noir absolu, —dame, la première fois, et même la seconde, on tremble bien un